

Un petit chat noir

Il pleuvait ce jour-là lorsqu'elle se leva.

« Ah ! Au fait quel jour sommes-nous ? » se dit-elle.

« Vendredi 13 ?! Zut ! »

Elle n'aimait pas les vendredis 13 qui lui réservaient toujours des surprises. Qu'est-ce que ce serait cette fois ? Elle décida de ne pas y réfléchir davantage, de toutes façons, cela ne servait à rien d'anticiper, ni de chercher à deviner ce qui pourrait arriver. Vendredi 13 ou pas, elle avait une journée bien remplie qui l'attendait. Et d'abord le chat. Elle avait adopté ou plutôt recueilli la veille un petit chat tout noir qu'elle avait trouvé juste devant chez elle : lorsqu'elle était rentrée chez elle très tard, il était plus de minuit, il était là, posé sur le seuil et l'attendait, l'observant de ses profonds yeux verts. Un rapide regard aux alentours lui avait suffi pour décider que le chat n'était à personne, qu'on l'avait sans doute abandonné et que son devoir à elle était bien sûr de le recueillir, de s'en occuper, de lui offrir un foyer chaleureux.

C'était un chat minuscule, jamais elle n'en avait vu de si petit et pourtant il n'avait rien d'un chaton joueur et folâtre, il s'était immédiatement installé sur le dossier du canapé, avait plissé légèrement les yeux puis les avait fixés sur elle, la suivant dans ses déplacements sans jamais s'arrêter. Elle avait bien tenté de le caresser mais il esquivait à chaque fois, se cachant sous la table, derrière les rideaux, hors de portée, non pas pour jouer comme l'aurait fait un autre chaton mais pour l'éviter, *elle*, comme s'il refusait tout contact, toute familiarité et il n'avait même pas voulu de ses friandises ni de la petite tasse de lait. Elle ne s'en formalisa pas, après tout, tous les deux ne se connaissaient pas encore, il était bien normal que le chat se montre prudent, surtout si, comme elle le pensait, il avait été abandonné.

Elle ne lui avait pas encore choisi de nom alors pour l'instant « le chat » suffirait. Un peu plus tard, il était près de deux heures du matin, le chat ne se laissant toujours pas approcher et ne cessant pas de la fixer de ses yeux mi-clos, elle s'était sentie franchement gênée et elle avait même hésité à lui ouvrir la porte d'entrée et à le laisser partir mais vu le déluge qui s'abattait sans discontinuer, elle avait eu pitié et décidé de le garder au moins pour la nuit. Puis, juste avant de gagner sa chambre, elle l'avait regardé toujours posé sur le dossier du canapé et elle avait eu soudain l'impression qu'il avait quelque chose de changé : il ne lui parut plus si petit, il lui sembla même qu'il avait à présent la taille d'un chat adulte. Et le regard du chat aussi

lui parut différent comme s'il l'étudiait, *elle*, pour l'évaluer, la juger et la...condamner. C'était une idée stupide, évidemment, sans doute la fatigue et cette pluie qui finissait pas l'épuiser. Elle détourna le regard, secoua la tête et se força même à rire, un rire faux qui lui resta dans la gorge.

Elle se fourra dans son lit, et se mit à compter les moutons comme sa mère le lui disait lorsqu'enfant elle ne parvenait pas à trouver le sommeil. Mais sans davantage de succès. Elle avait l'impression que le chat, là, dans le noir, l'observait encore, la guettait, prêt à lui bondir dessus maintenant qu'il l'avait *condamnée* car elle ne parvenait pas à s'enlever cette idée ridicule de la tête. Elle avait même eu l'idée de placer sa petite veilleuse d'enfant sur sa table de chevet, et puis elle s'était sentie ridicule, avec ses peurs de gamine et elle avait renoncé. Mais elle n'avait pas fermé l'œil de la nuit.

Elle redoutait que le chat devenu énorme lui saute dessus, toutes griffes dehors, lui laboure le visage de ses griffes acérées, des griffes aussi longues et aiguës que des poignards car ce n'était plus du tout un animal inoffensif mais un véritable démon qui s'était métamorphosé en chat et attendait l'obscurité de la nuit pour fondre sur sa proie, pour la déchiqueter et lui arracher le cœur ! Elle n'osait même pas se lever, elle tournait et retournait entre les draps de son lit qu'elle trouvait soudain immense et où elle se sentait perdue et si seule, elle se cachait sous son oreiller et avait presque envie de prier comme quand elle était enfant et que les ombres de sa chambre la terrifiaient. Le silence alors, terrible et oppressant, avait pris toute la place, il n'y avait plus que cela, ce silence et l'épouvantable feulement de la bête qui, tapie, attendait qu'elle sombre dans le sommeil, ne serait-ce qu'une petite seconde, pour se jeter sur elle et en finir. Mais elle tint bon et resta éveillée jusqu'à l'aube.

Et ce matin-là, ce fameux vendredi 13, après cette nuit d'insomnies, quand elle se leva péniblement de son lit, épuisée, il lui fut impossible de trouver le chat qui, elle en était sûre pourtant, n'avait pas bougé de la maison ni même de sa chambre, tant elle avait senti sa présence oppressante, étouffante toute la nuit. Elle eut beau l'appeler, d'abord à voix très basse, de cette voix de petite fille dont elle ne pouvait se débarrasser ce matin-là, très timidement, ouvrant délicatement les placards de la cuisine puis prenant un peu confiance, elle se mit à secouer le sac de friandises mais rien à faire, il avait bel et bien disparu. Alors elle se sentit terriblement soulagée, s'assit sur son lit et se mit à pleurer, à pleurer sans pouvoir s'arrêter et dans ses

larmes elle appelait « maman, papa », elle appelait encore et encore. Enfin à bout de forces, elle s'endormit sur le lit.

Quand elle se réveilla, elle se sentait un peu mieux : elle déjeuna rapidement – une pomme un peu flétrie, quelques céréales dont elle douta aussi de la fraîcheur, un reste de café tiède – se brossa les dents, se donna un coup de brosse et sortit en claquant la porte. Qu'elle rouvrit presque aussitôt. Elle avait oublié son parapluie – il pleuvait toujours à grosses gouttes – et surtout son sac d'école, une vieille besace en cuir noir fatigué, cadeau de sa grand-mère qui elle-même, plusieurs décennies auparavant, avait fait la classe dans une école communale.

En quelques minutes, malgré la pluie qui redoublait, elle fut devant l'école. Elle n'avait croisé personne sans y prêter attention car elle ne cessait de penser à cette nuit de cauchemar, elle se demandait même si tout cela n'était pas qu'un rêve, cette histoire de chat venu pour la juger et la condamner.

Elle se força à penser à autre chose, à sa journée de classe qui l'attendait, ce qu'elle avait prévu, une leçon de géographie, par groupe les élèves travailleraient sur les différents continents, leurs frontières, feraient ensuite un petit exposé qu'ils présenteraient aux autres... Mais le portillon de l'école était fermé par un gros cadenas gris. Ce fut seulement à ce moment-là qu'elle se rendit compte qu'elle était *seule*, à 8H35, l'heure où de nombreux parents accompagnent leurs enfants, les embrassent, leur adressent un dernier signe de la main, s'assurent que le goûter est bien là avant de refermer le cartable puis s'éloignent assez rapidement vers leur voiture et leur journée de travail. Elle était *seule*.

Elle eut beau tourner la tête dans tous les sens, il n'y avait absolument personne. Aucun parent, aucun enfant ni aucun de ses collègues. Personne. Tout à coup elle poussa un cri et laissa tomber son parapluie: elle avait aperçu soudain, du coin de l'œil, une tâche noire filant à toute allure, disparaissant aussi vite qu'elle était apparue. C'était le chat, celui-là même qui l'avait terrorisé toute la nuit. Ce chat qui la suivait, qui ne cessait de la guetter qui finissait par l'obséder... Mais l'avait-elle vraiment vu ou n'était-ce qu'une illusion, une hallucination ? Elle n'était plus sûre de rien. Elle eut envie d'appeler, de crier même mais il n'y avait personne. Elle était *seule*.

Elle regarda de nouveau sa montre. Non, elle ne se trompait ni de jour ni d'heure, ni même de lieu : elle était bien là, à 8H40, vendredi 13, devant l'école des G..., exactement là où elle devait être. Elle n'avait pas entendu parler de mouvement de grève, d'une fermeture administrative ni de quoi que ce soit qui aurait pu expliquer

cette étrange situation. C'est alors qu'elle prit conscience du calme inhabituel de toute la rue, de la ville entière, aucune voiture, aucun vélo, aucun bus, pas le moindre piéton. Où était passé le vieil homme vouté qu'elle avait chaque matin l'habitude de croiser ? Elle avait même quelques jours auparavant failli échanger deux-trois mots avec lui et puis elle n'avait pas osé, il la regardait si bizarrement. Aussi loin que son regard portait, elle ne distinguait aucun signe de vie, tout était silencieux, calme, vide.

Elle fouilla dans sa poche droite ; son portable n'y était pas et elle se souvint qu'elle l'avait mis à recharger la veille au soir et qu'elle n'avait pas pensé tout à l'heure à le récupérer, sa mauvaise nuit puis la disparition du chat avaient pris toute la place. Elle ferma les yeux, expira un bon coup – un autre conseil de sa grand-mère qui n'en manquait pas pour toutes les difficultés de l'existence – et se mit en marche vers le domicile de fonction de T..., l'un de ses collègues qui faisait office de directeur de l'école, bien malgré lui d'ailleurs, et de nouveau elle eut le sentiment d'être suivie, épiée par le chat noir, elle sentit qu'il était là, qu'il ne la quittait pas des yeux, qu'il attendait le bon moment pour...

Elle pressa le pas, se mit même à courir d'abord doucement puis de plus en plus vite, évitant de justesse les flaques d'eau et tenant à bout de bras le parapluie qui ne lui servait plus à grand-chose. Arrivée devant chez T..., trempée, elle reprit son souffle, sonna une première fois, attendit quelques secondes non sans jeter des regards anxieux autour d'elle pour repérer le chat, deviner de quel côté il allait jaillir et... Elle sonna de nouveau, deux coups prolongés cette fois.

Rien. Elle laissa alors plus de dix secondes son doigt sur la sonnette puis relâcha. Toujours rien. Elle prêta l'oreille, crut même entendre des pas, des frottements, dans l'escalier de l'appartement, un petit remue-ménage mais elle n'osa pas appeler, *je compte jusqu'à dix, et je sonne !* Elle compta jusqu'à cinq seulement et au moment exact où elle allait appuyer sur la sonnette, la porte s'ouvrit légèrement comme glissant sur ses gonds, d'elle-même, autonome.

Elle sursauta, recula d'un mètre, déglutit, respira un bon coup sans fermer les yeux cette fois, persuadée que le chat allait surgir et se jeter sur elle. Mais non ! il ne se passa rien, la porte entrouverte semblait l'inviter à entrer. La porte de son collègue et directeur T..., sympathique et drôle, enjoué même, qu'elle ne connaissait que très peu en dehors de l'école, et cet appartement encore moins puisqu'elle n'en avait

jamais franchi le seuil et que cette fois encore elle hésitait à le faire, non par timidité cette fois mais tout simplement et elle fut obligée de se l'avouer, tout simplement parce qu'elle avait peur et qu'elle ne comprenait absolument plus rien. Mais elle avait encore plus peur de cette rue vide et silencieuse, un silence accablant qui lui rappelait celui de sa chambre, la nuit passée, qui l'avait oppressée jusqu'à l'empêcher même de respirer.

Alors elle poussa la porte complètement et s'engagea dans le couloir. Elle hurla. Le chat ! Elle en était sûre, c'était bien l'énorme chat noir qu'elle venait d'apercevoir au fond du couloir, filant dans les escaliers, disparaissant à l'étage ou peut-être, oui c'était cela, lui montrant le chemin. Mais comment avait-il fait pour passer entre ses jambes, il avait tellement grossi, il n'avait plus rien d'un chat ni de quoi que ce soit de connu ! Et c'était lui maintenant qui la précédait, qui la tentait, qui la mettait presque au défi de le suivre, d'oser le suivre, elle n'avait qu'à faire un pas en arrière, et puis sortir et se mettre à courir de toute la force de ses petites jambes, courir pour retrouver son lit, ses draps et tous les moutons qui cette fois se laisseraient compter, la voix chaude de papa et de maman, la petite veilleuse sur le chevet et tout serait fini.

Mais elle avança dans le couloir, sans plus savoir ce qu'elle faisait, sentant seulement qu'elle n'y pouvait rien, qu'il n'y avait plus que *cela*. Elle se jeta à la poursuite de l'animal, sans penser une seconde qu'elle pénétrait sans y avoir été invitée chez quelqu'un qu'elle ne connaissait qu'à peine et qui en plus se trouvait être son directeur d'école. Elle gravit les marches très rapidement sans cesser d'appeler le chat, de plus en plus fort, criant même, persuadée que tout n'allait pas tarder à recouvrer son cadre habituel, l'école ouvrirait ses portes, les bruits de la ville et de la rue se feraient entendre, les cris des enfants dans la cour, le petit chien vouté et vaincu japperait après son maître tout aussi vouté et vaincu, la leçon de géographie sagement déroulée devant les enfants attentifs...

Mais quand elle pénétra dans la salle de séjour, tout s'évanouit. Sur la table de la salle, à quelques mètres à peine, l'énorme créature noire solidement plantée sur ses quatre pattes la fixait de ses terribles yeux verts et il lui sembla alors que le monstre ne cessait de grossir et de grandir, dévorant tout l'espace autour de lui, enfonçant ses griffes dans le bois de la table, retroussant ses babines sur un rictus de haine et d'horreur, il lui sembla que son cœur à elle allait exploser, ses mains tremblaient violemment, elle ne comprenait plus rien, elle ne parvenait même plus à se raisonner

ni même à respirer, elle sentit une immense panique peu à peu la submerger, elle la sentit déferler comme une vague qui partie de très loin s'abat en quelques secondes sur la plage avec un épouvantable fracas. Alors elle se mit à reculer sans perdre des yeux cette bête terrifiante dont la gueule grande ouverte la menaçait de plus en plus, elle reculait, de plus en plus effrayée et perdue comme une petite fille dans les forêts des contes, comme la petite fille qui ne parvenait pas à dormir malgré les moutons et la veilleuse, malgré la voix chaude de papa et de maman, elle reculait, reculait et soudain tomba à la renverse dans les escaliers, tomba en roulant sur elle-même douloureusement plusieurs fois, roulant encore dans cet escalier qui n'en finissait pas et il lui semblait qu'elle rebondissait sur les marches et qu'elle descendait de plus en plus vite, sans un cri, sans même avoir mal, de plus en plus vite et longtemps, longtemps et sans un cri.

Etrangement elle ne s'évanouit pas, elle sauta sur ses pieds immédiatement voulant s'enfuir hors de la maison le plus vite possible comme si elle avait été possédée, comme si le diable avait été à ses trousses, comme si tous les diables lui couraient après. En sortant elle se cogna brusquement au vieil homme vouté, elle poussa un hurlement et tomba à terre, il la releva sans le moindre effort et se pencha vers elle *ça va petite ? Tu ne t'es pas fait mal ? Tu as fait une belle culbute, non ?*

Elle n'osait pas le regarder, elle était si petite soudain, et sur son genou droit, elle aperçut une petite trace de sang à peine visible qui courait sur sa peau et qui lui donna soudain envie de disparaître, de se cacher sous ses draps et de crier sans un bruit...

Tu pourrais peut-être m'aider, je cherche mon chat, un chat tout noir...

De nouveau elle poussa un cri, un couinement de souris, échappa aux mains du vieil homme et se mit à courir à toutes jambes droit devant elle, sans se retourner, vite, vite mais les mots du vieillard lui parvenaient très distinctement comme s'il courait à ses côtés *petite, où vas-tu comme ça toute seule, où sont tes parents ? ce n'est pas prudent de partir toute seule en pleine nuit, surtout cette nuit, allons petite, si tu m'aides à retrouver mon chat, je te promets de te ramener chez toi...*

Elle se boucha les oreilles sans cesser de courir, courir, courir malgré la nuit noire et malgré ses petites jambes de petite fille, de toute petite fille, de plus en plus petite et cette voix qui la poursuivait, dont elle ne pouvait pas se débarrasser comme un miaulement affreux, grinçant, diabolique *non petite fille, où crois-tu aller, tu*

n'aurais pas dû m'ouvrir ta porte, je suis là maintenant, je suis là et tu ne peux rien, c'est fini...alors il...

Vlam !

*Elle ferma brusquement son livre, respira un grand coup et regarda autour d'elle. Décidément cette histoire de chat monstrueux ne lui plaisait pas du tout, elle n'avait aucune envie d'en connaître la fin. De toute façon c'était cousu de fil blanc, ça finirait mal pour la petite...Elle avala la dernière goutte de son café à présent complètement froid, mit à la poubelle son trognon de pomme et le reste des céréales et elle jeta un œil par la fenêtre, il pleuvait toujours, un temps à ne pas mettre un chien dehors, ni un chat d'ailleurs... La sonnerie de la porte la fit soudain sursauter. Elle n'attendait personne et par ce temps-là encore moins. Elle se dirigea vers l'entrée, ouvrit la porte et sur le seuil découvrit un étrange vieillard courbé qui releva la tête et sourit :
bonjour petite fille, aurais-tu vu mon chat par hasard, un chat tout noir ?*